



Écrire l'histoire

Histoire, Littérature, Esthétique

11 | 2013

Présent (1)

Avant-propos

Dominique Dupart



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/elh/280>

DOI : 10.4000/elh.280

ISSN : 2492-7457

Éditeur

CNRS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 15 mai 2013

Pagination : 9-16

ISBN : 978-2-35698-058-8

ISSN : 1967-7499

Référence électronique

Dominique Dupart, « Avant-propos », *Écrire l'histoire* [En ligne], 11 | 2013, mis en ligne le 01 janvier 2016, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/elh/280> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elh.280>

Tous droits réservés

Avant-propos

IL EST PEUT-ÊTRE VAIN de se demander « Quoi de neuf ? » à propos du présent, tant cette nouveauté en puissance du passé se refuse à l'isolement critique, dépendant qu'il est de la réactualisation de textes philosophiques, de la sortie de nouveaux ouvrages littéraires et historiques et du cours de l'actualité (qu'il est trop facile de réduire à une gestualité dépassée de l'événement). Pour saisir ce présent, nous oscillons entre le refus d'une définition exclusive dans un seul champ et la coagulation de plusieurs traits définitoires dans tous les champs.

De lui, on ne peut parler sans être réflexif, c'est-à-dire sans que l'objet constitué qu'est le *présent* affecte la forme qui s'en saisit. Qu'est-ce que ce présent qui questionne l'écriture de l'histoire à la croisée de l'exigence scientifique et de la poésie ? Qu'est-ce que la création *du* présent, *par* le présent, *pour* le présent, quand ce présent signifie à la fois l'*aujourd'hui* en lequel tout geste d'écriture s'origine,

l'*objet* de cette écriture, et son élévation en régime d'historicité contradictoire ? Difficile pour l'instant de discerner autre chose qu'une direction de pensée, une promesse tout autant qu'une quête.

Michel Foucault a esquissé la construction du rapport méthodologique qui s'entretient avec une « ontologie du présent » en laquelle passé et avenir conjuguent une temporalité nouvelle, définie par un mode nouveau de réception des événements. Ce que Kant nomme cette « sympathie d'aspiration qui frise l'enthousiasme » pour désigner le sentiment éprouvé par les spectateurs de la Révolution française doit être entendu comme « chiffrement » de la mobilité nouvelle du temps :

Pour l'histoire future, c'est la garantie de la continuité même d'une démarche vers le progrès.¹

Cette proposition relève les avortements possibles du nouveau *tempo* en les reversant au compte

Dominique Dupart, université Lille-III, Alithila – Analyses littéraires et histoire de la langue.

1. Michel Foucault, « Qu'est-ce que les Lumières ? », dans *Dits et écrits, 1954-1988*, Gallimard (Bibliothèque des sciences humaines), 1994, t. 4, p. 679-688 (p. 685).

d'un avenir conçu comme le réservoir de présents futurs. Mais ce terrain d'enquête ouvert par Foucault lecteur de Kant, nous y entrons mélancoliquement aujourd'hui. Tous, nous nous réjouissons du Printemps arabe et tous nous rêvons avec lui, à partir de lui, d'une société démocratique advenue comme un événement véritable. Mais tous nous savons aussi que nous ne pouvons pas réfléchir sur les rapports entretenus entre littérature, histoire et présent en faisant mine d'ignorer qu'avant le Printemps arabe il y eut la Révolution française et sa perpétuation si compliquée au cours du XIX^e siècle : un temps irruptif suivi d'un temps très long, régressif par à-coups, moderniste par à-coups, temps perpétuel et successif d'insurrections et de répressions. Quoique l'avenir du XIX^e siècle ait fini par actualiser dans les institutions la promesse démocratique née de 1789, il n'est pas possible de dire que le champ des expériences surgi de la Révolution française ait seulement engendré une temporalité féconde. L'engagement des prophètes romantiques Lamartine et Hugo doit être considéré à la mesure de cet accouchement difficile du présent dans la modernité. Ce que l'actualité et l'héritage lèguent ensemble, c'est donc la nécessité de penser critique ment une mélancolie du présent révolutionnaire, une mélancolie qui n'était ni celle de Kant ni celle de Foucault.

Marx aurait-il articulé cette mélancolie en passé radoteur ou en farce détachée de l'avenir en considérant l'actualité du Printemps arabe²? Benjamin aurait-il perçu en elle un événement de l'histoire enfin rendu possible par un passé rédimé en prise dialectique avec l'avenir³? Sur l'écueil de l'actualité se brisent les régimes d'historicité structurant notre modernité et réduits par nous à des concentrés d'optique. Utiles au jour le jour, ils demeurent impuissants à dire ce qui se trame en profondeur dans le moment même du présent. Mais dans leur impuissance même ils précisent la direction que doit prendre la pensée en indiquant que cette désorientation des repères est autant un propre de la mélancolie du présent qu'un symptôme de son irréductibilité à un seul système de signes.

En réaction à cette ouverture critique du champ, il appartient à une revue de faire un inventaire des possibles.

La fécondité du théâtre contemporain en Europe, écrit en plein bouleversement mémoriel et social d'une société en crise de représentation, est un exemple de ressaisie critique du temps présent par l'art. Au théâtre espagnol qui met en œuvre un double régime du présent – celui qui s'actualise sur la scène au moyen des jeux scéniques et l'actualité politique dont les auteurs s'emparent –

2. « Tous les grands événements et personnages historiques se répètent pour ainsi dire deux fois [...] : la première fois comme tragédie, la seconde fois comme farce. » Karl Marx, *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte* [1852], préf., annot. et trad. de l'allemand par Grégoire Chamayou, Flammarion (GF), 2007, p. xxx.
3. Walter Benjamin, « Sur le concept d'histoire », dans *Œuvres III*, trad. de l'allemand par Maurice de Gandillac, Rainer Rochlitz et Pierre Rusch, Gallimard (Folio essais), p. 427-443.

il revient par exemple de prendre la relève d'un débat historiographique bouché en raison d'usages intempestifs et/ou régressifs de la mémoire. Plus près de nous, en France, ce que le collectif D'ores et déjà met en scène de la Terreur restitue la souplesse d'une expérimentation scénique à ce qui est trop éloigné de cette latence d'avenir toujours perceptible dans les grands moments du passé ⁴. Ces incarnations éphémères dramatiques ne sont pas à la recherche d'essences ou de lois idéales. Elles se donnent comme des expérimentations : Sophie Wahnich et Émilie Lumière les pratiquent comme des *excursus* à une histoire conçue comme discipline officielle du temps passé qui serait immanquablement responsable d'un présent rétréci. Sans doute, le temps qui offre une résolution provisoire du contemporain mélancolique est un temps dernier, un temps ultime, qui advient au-delà de l'impossibilité de l'avenir : celui de la scène. De cette catharsis du contemporain, Musset dit qu'elle est nécessaire en raison de l'agonie absolue de sa foi envers le politique ainsi que de la perte de cet *epos* ancien, napoléonien, en lequel on pouvait encore

éprouver de la joie en faisant la guerre. Quand ce qui ne va plus, c'est la possibilité même de vivre le présent, il reste la scène pour le jouer comme on le désire, pour le redéclencher en temporalité active en dépit de tous les interdits dont il est frappé.

Aujourd'hui, c'est moins le rétrécissement du champ politique qui frappe les esprits – sa stérilité active qui empoisonnait déjà les contemporains du XIX^e siècle – que sa constante dilatation et atomisation en des lieux divers dont certains – Le Caire, Tunis, Tripoli, Damas – se croyaient pour l'éternité à l'abri de l'événement. Que l'intérêt des penseurs et des artistes puisse désormais porter sur le monde entier, sur tout ce qui advient dans le village-monde comme sur tout ce qui ne peut y advenir, implique de construire un rapport au temps renouvelé dont Jérôme Baschet a indiqué avec clarté les enjeux contradictoires d'aliénation et d'émancipation ⁵. L'incomplétude du *Présent arabe* engage une faille temporelle qui désarme les usages politiques des temporalités précadrées qui fonctionnaient de pair avec les grands discours différenciés des disciplines ⁶. Que faire de cette apparente épidémie de révolutions

4. *Notre terreur*, création collective D'ores et déjà, mise en scène de Sylvain Creuzevault. Théâtre de la Colline, 2009 et 2010 ; <www.colline.fr/fr/spectacle/notre-terreur>, cons. 19 mars 2013.
5. Jérôme Baschet, « L'histoire face au présent perpétuel. Quelques remarques sur la relation passé/futur », dans François Hartog, Jacques Revel (dir.), *Les Usages politiques du passé*, École des hautes études en sciences sociales (Enquête), 2001, p. 55-74 (p. 61).
6. « [La révolution se projetant] dans un futur qu'elle appelle de tous ses vœux mais qui chaque fois se soustrait à l'expérience présente, [si bien que] la conscience des acteurs se fixe sur un "pas-encore", lequel revêt la structure formelle d'une obligation morale qui se pérennise. » Reinhart Koselleck, *Le Futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques* [1979], trad. de l'allemand par Jochen Hoock et Marie-Claire Hoock, École des hautes études en sciences sociales (Recherches d'histoire et de sciences sociales), 1990, p. 33.

et d'émeutes au Proche-Orient qui constitue l'actualité d'une sorte de fluide révolutionnaire, volatil, flottant entre l'ancien et le nouveau? Jacques Derrida écrit de l'événement qu'il est celui-là qui se refuse à l'anticipation en raison du principe qui le gouverne: être ce qui advient en dépit ou malgré ce qui est ⁷. La crise de sens qui touche la possibilité même du discours positif sur l'événement – discours peut-être assimilé à tort au normalisant et au prédictif – est visible dans la façon dont les arts et la littérature s'emparent désormais des outils des sciences humaines pour les mettre à distance et peut-être les invalider. Du présent qui advient comme événementialité perpétuelle originaire dans un passé indéfini peut-on parler autrement qu'en mimant des parures d'autorité afin d'en désigner la vacuité aussi vaste que ce présent même? Le projet *Propagande*, de Guillaume Robert et Nicolas Coltice, propose une formalisation esthétique parodique de cette événementialité révolutionnaire. Cette formalisation désigne en acte que les discours positifs peuvent fonctionner comme des vanités contemporaines, même si ces discours tentent honnêtement d'avérer avec les moyens qui sont les leurs ce qui advient sur les écrans et dans les journaux. Il se passe bien quelque chose, expose l'installation *Propagande*, mais, à défaut d'être en mesure d'en donner la formule définitive, jouons avec toutes les formules possibles, comme celle qui consiste à appliquer à

un modèle de propagation des émeutes le principe d'une thermophysique de pacotille tournée en jeu poétique. Ce présent qui conduit les artistes à jouer aux apprentis historiens comme on joue aux apprentis sorciers se donne comme conjointure de l'histoire et de sa ressaisie distanciée par l'art. Lui seul échapperait à la mélancolie du vieux présent qui est comme un vieux passé avorté et qui empêche de voir et de sentir le nouveau.

Mais les artistes ne sont pas les seuls à mettre en œuvre des opérations de suspension historiographiques, c'est-à-dire à ménager des moments de réflexion qui mettent à l'épreuve les attendus trop figés de l'écriture de l'histoire. Tirer les historiens du côté de la création et de l'art permet d'entendre ce qui en eux se refuse à la caricature et à l'impérialisme de la prose. En 1944, André Breton écrit dans *Arcane 17* que jamais la poésie n'a été si pleinement goûtée. Il voit dans ce phénomène la nécessité d'un détour par l'essence :

Je dis que lorsque la nature des événements tend à leur faire prendre un tour trop douloureux, les façons personnelles de sentir se trouvent malgré elles un refuge et un tremplin dans les expressions les plus parfaites de l'*inactuel*, j'entends de celles où un « *actuel* » *tout autre* a su faire jaillir, jusqu'à s'y résorber à distance, de l'éternel. ⁸

Une hypothèse à ce sujet est que les historiens empruntent à l'*inactuel* ce qui permet de *lever* le sens, mais ils procèdent sans renoncer à l'impératif du

7. Jacques Derrida, « Tympan », dans *Marges de la philosophie*, Éd. de Minuit (Critique), 1972, p. i-xxv.

8. André Breton, *Arcane 17* [1944], J.-J. Pauvert (Biblio), 1971, p. 21-22. Nous soulignons.

cadre méthodique. Impossible sinon de saisir dans sa fugacité le temps qui passe mêlé au temps qui ne passe pas.

Le discours des historiens est impur. Toujours en lui, la voix d'un Froude remonte des profondeurs. Froude, pour Seignobos, c'était l'anti-historien par excellence, celui qui n'était pas en mesure de maîtriser et contrôler les puissances imaginatives de son subconscient... Autant le dire, tout le monde ⁹! Mais la beauté de l'histoire réside justement dans le refus des historiens de s'abandonner entièrement à cette impureté essentielle en dépit de l'injonction de l'écriture : appelons-la poésie, modèle poétique, désir de fiction, jeu de l'imagination, récit... tout ce qui désigne à l'œuvre dans le langage le travail formel inhérent à la recherche du sens. C'est de l'art sous contrainte. Qu'est-ce que Proust, ainsi, si ce n'est, *lui aussi*, l'historien d'un cheminement formel qui prend pour objet une époque marquée par le nationalisme, une affaire Dreyfus symptomatique, en réalité un présent saturé dont il faut explorer le feuilletage temporel pour pouvoir le vivre ? La « vraie vie », c'est aussi la littérature chaque fois qu'elle fait acte d'histoire.

L'*autre actuel*, c'est ce présent des révolutions et des guerres, dont l'exploration nécessite d'inventer une écriture de l'histoire qui soit adéquate à leur dévoilement. L'entretien réalisé avec Patrick Boucheron traite exemplairement de cette opération historiographique œuvrée sous contrôle

épistémologique et qui s'appelle le dévoilement. Étrangement, c'est quand on pense le plus au ras des sources qu'on peut arracher un lambeau de modernité à l'actualité. Comment faire advenir l'*autre actuel* au moyen du commentaire ? Comment transmettre sa connaissance sans leurrer avec des rapprochements trompeurs ? Comment la singularité d'un présent peut-elle *lever* au cours de l'exploration d'une source ? Oui, de la contemplation du présent par le passé naît aussi la connaissance – et, réciproquement, de la contemplation du passé par le présent. Patrick Boucheron comprend, à propos de l'étude d'une source textuelle sur les révolutions du XIV^e siècle, que du fonctionnement narratif d'un texte passé peut s'extraire une « puissance d'actualisation intacte ». C'est vrai en histoire mais aussi en esthétique, en philosophie ou en poésie. L'actualité siphonne les textes. En réponse, les textes la métamorphosent en une sorte de présent hypercritique, c'est-à-dire en un ensemble d'opérations de discernement des présences parasites qui baignent les textes que nous lisons tous les jours pour travailler ou pour enseigner. Ce qui est présent à l'histoire, c'est ce qui infuse de l'aujourd'hui, de la circulation médiatique, dans les canaux des vases anciens.

On découvre comment l'histoire problématise sa propre actualité discursive et comment elle interroge cette actualité comme événement « dont elle a à dire le sens, la valeur, la singularité

9. Charles-Victor Langlois, Charles Seignobos, *Introduction aux études historiques* [1898], préf. de Madeleine Rebérioux, Kimé (Le sens de l'histoire), 1992, p. 110-111.

philosophique et dans laquelle elle a à trouver à la fois sa propre raison d'être et le fondement de ce qu'elle dit ¹⁰ ». Michel Foucault écrit que, un tel cheminement de la pensée, c'est aussi se poser la question de l'appartenance à son présent. Ce qu'il dit de la philosophie peut se dire aussi de l'histoire. Et avec force. Car l'histoire s'empare de ce questionnement pour lui seul et non pour le signe de ce qu'il désigne au-delà de lui comme l'action politique ou une téléologie du sens conjuguée au présent. À ce titre, les questionnements de Kmar Bendana opérés à propos de la révolution tunisienne importent. Faire l'histoire de la révolution tunisienne, c'est prendre acte que « les sciences sociales, confinées dans l'université, sont prisonnières de pratiques académiques qui les coupent d'une demande sociale peu irriguée par une production lointaine à usage d'expertise plus ou moins efficace ». Écrire l'histoire au présent aujourd'hui en Tunisie, c'est une nécessité qui s'impose. En tant qu'historienne du contemporain, Kmar Bendana fonctionne à flux tendu en pratiquant une écriture historique qu'elle aurait autrefois considérée comme impure mais qui est désormais devenue vitale : pour discerner autant les références idéologiques que les gestes politiques qui tissent le présent d'une

révolution. L'écriture de l'histoire est aussi ce qui fait qu'on appartient à son présent. Le titre d'un des chapitres du dernier livre d'Ivan Jablonka, intitulé *Histoire des grands-parents que je n'ai pas eus*, doit être cité ici : « Les sans-papiers juifs de ma famille ¹¹ ». Le chapitre en question n'est pas aussi polémique que le titre pourrait le faire croire mais à nos yeux il témoigne d'un art possible de la ressaie du présent au moyen d'un questionnement du passé. Cette appartenance au présent de toute écriture de l'histoire, révolutionnaire ou non, n'est pas fusionnelle chez Kmar Bendana et chez Ivan Jablonka. Elle est opérée avec un œil critique qui fonde une ontologie du présent : *être* comme un *faire*, c'est aussi mener une entreprise de dévoilement.

Le présent léguait avant-hier aux historiens un temps historique fécondé par une expérience individuelle, un temps concret, intime et politique. L'histoire impliquait pour la génération de 1820 un *faire l'histoire* au présent, celui du vécu concret (la vogue des Mémoires), celui de l'expérience poétique (l'admiration de Barante devant les sources du passé) ou encore le désir de ressaisir dans la forme de l'écriture l'énergie des métamorphoses politiques en cours, l'imminence d'un avenir entendu dans un aujourd'hui recomposé ¹². Chateaubriand :

10. Michel Foucault, *op. cit.*, p. 680.

11. Ivan Jablonka, « Les sans-papiers juifs de ma famille », dans *Histoire des grands-parents que je n'ai pas eus*, Éd. du Seuil (La librairie du XXI^e siècle), 2012, p. 127-169.

12. Jules Michelet, *Introduction à l'histoire universelle*, Hachette, 1831, p. 54-56. Plus largement, lire sur ce sujet : Damien Zanone, *Écrire son temps. Les Mémoires en France de 1815 à 1848*, Presses universitaires de Lyon, 2006.

Il n'y a personne qui ne soit devenu, au moins pendant vingt-quatre heures, un personnage, et qui ne se croie obligé de rendre compte au monde de l'influence qu'il a exercée sur l'univers.¹³

C'était le rêve d'une histoire idéale héritée de 1789 et qui avait pour ambition de perpétuer un passé lointain et proche possiblement intériorisé en puissance collective d'événements advenus, ambition dont le corollaire était, *au présent*, une écriture mimétique du spectacle fantasmé du passé.

La nécessité de refroidir les objets qui a accompagné le tournant de l'école méthodique à la fin du siècle touche aussi aujourd'hui la littérature extrême contemporaine, cette fiction d'histoire au sein de laquelle le traitement des sources tient une place d'importance. Cependant les objets historiques sont étrangement restés aussi très « chauds » dans d'autres romans d'histoire, ceux-là qui agitent polémiquement toutes les rentrées littéraires dans notre pays : deux temporalités concurrentes de l'écriture de l'histoire qui construisent un présent singulier car mettant en concurrence les acquis scientifiques d'une discipline et leur négation. Emmanuel Bouju peut ainsi bâtir la figure de l'*istor* succédant à celle de l'*histor* pour étudier le modèle actuel d'une fiction du témoin oculaire qui actualise le temps historique comme temps vécu au présent.

Parallèlement, Sacha Zilberfarb étudie les différents temps de refroidissement possibles de

l'histoire qui sont mis en acte dans sa forgerie de traducteur. Traduire *Nacht* (*Nuit*), d'Edgar Hilsenrath, engage un rapport au présent, avant tout parce que le temps d'écriture du roman, très long (de 1948 à 1960), le fait passer d'un récit quasi « à chaud » inspiré de l'expérience vécue de l'auteur – l'histoire se déroule pendant quelques mois de 1942 dans un ghetto ukrainien – à un écart progressif entre ces deux présents qui sont celui du vécu et celui de l'écriture – écart où s'inscrit l'histoire d'une vie : pendant ces douze ans de gestation, Edgar Hilsenrath aura traversé des lieux (Bucarest, la Palestine, la France, les États-Unis), varié les expériences, et se sera transformé. Il aura aussi fait bouger une écriture. Au fond, *Nuit* met à l'œuvre de façon multiple une *traduction* de la terrible expérience du ghetto vécue par Hilsenrath.

Ce numéro d'*Écrire l'histoire* fait enfin une place à l'entrée de l'écriture de l'histoire dans l'âge historiographique et aux retours rétrospectifs qu'elle nécessite à mesure que ce dernier se développe. L'âge historiographique est celui qui consiste à réfléchir sur la dimension testimoniale de l'histoire travaillée par la relation avec les témoins, par les sollicitations de la demande sociale, par la présence du judiciaire dans les champs concernés. L'article de Peter Schöttler réalise dans cette perspective ce qu'on peut appeler une opération de clarification historique au sujet de l'historiographie allemande du xx^e siècle, en particulier la *Zeitgeschichte*. La *Zeitge-*

13. François René de Chateaubriand, *Des études historiques* [1831], éd. Michel Brix, préf. de Michel Crépu, Bartillat, 2011, p. 24.

schichte désigne une approche précoce et spécifique « du temps présent », de ce *très* contemporain qui nous intéresse. Et il était temps, désormais, d'explorer le passé de cette méthode qui n'apportait pas qu'une réponse historiographique à la disparition du nazisme mais en supportait aussi – sur un temps long – les traces, comme autant de vices de forme originels. Elle finit par s'en détacher à la longue : en incorporant après coup une dimension testimoniale incontournable pour qui veut saisir le vécu historique des victimes de la Shoah.

Mais aujourd'hui, le grand acquis du présent en historiographie, c'est le numérique. Philippe Rygiel en cerne les promesses et les manques dans ce numéro de printemps. « Les humanités numériques », « le *digital turn* », ont désormais acquis une place dans la réflexion épistémologique des historiens sur et au-delà de la Toile. « L'histoire que nous vivons, comme celle que nous écrivons, est aujourd'hui prise dans un environnement numérique, celui des machines interconnectées permettant le traitement automatique de volumes considérables d'informations », écrit Philippe Rygiel. Dans cette perspective, la mélancolie du présent révolutionnaire qui frappe les observateurs du Printemps arabe ouvre à la possibilité d'entendre nouvellement les flux tendus de l'actualité. Si les signes de l'avenir sont obscurcis, si l'expérience de l'histoire que Michel Foucault préconisait

comme une expérience de la lecture reste fragile, tout cela ne doit pas empêcher d'entendre que le renouvellement formel des pratiques de sciences humaines ouvre un territoire de documentation et d'exploration nouveau. Jamais le présent révolutionnaire n'a été autant documenté en temps réel par des individus anonymes dont la puissance réside dans la multiplicité des regards. On traitera bien un jour tout ce matériel réalisé à chaud, matériel de l'expérience qu'il sera nécessaire de cerner avec précision pour le refroidir, c'est-à-dire le rendre intelligible historiquement et esthétiquement. Sans doute, dans ce nouveau lieu du numérique, de nouvelles expériences du présent seront alors possibles. La plus grande transformation qu'il opère – toujours selon les mots de Philippe Rygiel –, c'est la possibilité d'accéder à de « vastes réservoirs de données et d'articles en s'affranchissant, à l'aide de recherches *full-text*, en partie au moins, des logiques de classement des bibliothèques et des archives ». Ce présent d'exploration et de méthodologie nouveau qui est le nôtre, figurons-le sous la forme du fusil à deux coups cher à Voltaire pour conclure. Il y a, en marche, un nouvel âge critique, actualisons cet âge sans oublier le présent en cours. Ou encore : les temps longs de l'écriture et de la lecture demeurent, eux qui ont à voir avec une nécessaire traversée des passés. Sans eux, la question de l'appartenance au présent ne se pose pas.